

Les petits de l'informatique jouent de leurs atouts

TECHNOLOGIES | Fini le temps où les professionnels des TIC allaient au plus offrant. Sur un marché raisonnable, le choix d'un employeur se fait sur le type de travail que l'on souhaite réaliser. **EDOUARD LEDERER**

Il y a eu un temps, pas si ancien, où les informaticiens s'achetaient à prix d'or. Cette concurrence entre employeurs désavantageait alors les plus petits d'entre eux, incapables de suivre la surenchère. Où en est-on cinq ans plus tard ? Les lignes ont singulièrement bougé. Certains gros employeurs ont quitté le pays, raconte Christophe Lageos, partenaire au cabinet Advice & Executive Search. Or, malgré cette évolution, les recrutements n'auraient pas faibli. Faut-il en déduire que ce sont les PME des technologies de l'information et de la communication (TIC) qui ont pris le relais ?

Leur poids est en tout cas prépondérant. Selon l'enquête « MÉTIC » de la Fondation Travail-Université, en Communauté française, c'est plus d'un actif dans les métiers des TIC sur trois (34 %) qui travaille dans une entreprise de moins de 100 personnes. Le choix de travailler chez un employeur de taille importante, ou bien moyenne, se fait plus en fonction du profil de chacun, que sur la base d'avantages offerts par l'employeur, commente Gérard Valenduc, codirecteur de l'unité de recherche « Travail et technologies » auprès de la Fondation Travail-Université.

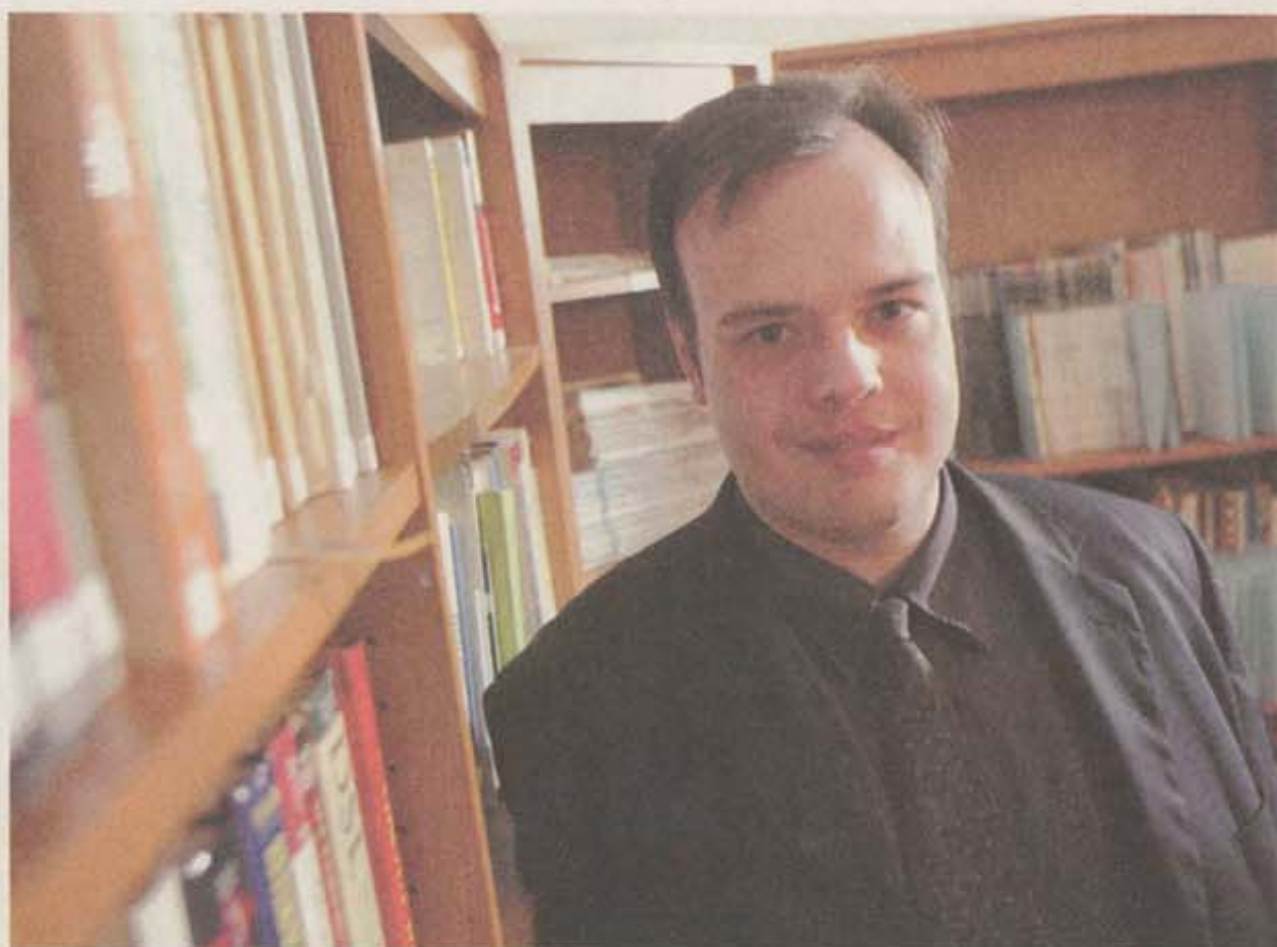
C'est que le responsable technique au sein d'un grand bancassureur et le chef de projet en PME ne pratiquent pas le même métier. L'informaticien en petite structure est par nature un touche-à-tout autonome, commente Christophe Lageos. Notre métier nous demande d'être présents sur tous les fronts, renchérit Guy De Smet, à la tête de DS Improve, un groupe de deux sociétés de services IT employant au total vingt-deux informaticiens. Une de nos tâches,

consiste à assurer la sous-traitance de certaines fonctions TIC pour le compte de grandes entreprises, reprend Guy De Smet. Mais notre valeur ajoutée apparaît plutôt dans les services que nous rendons à d'autres PME. L'idée est qu'il faut être petit pour comprendre les besoins d'un client lui aussi petit. Conséquence, les spécialistes n'ont pas forcément leur place. Nous recherchons des universitaires d'une trentaine d'années, des généralistes capables d'apprendre sans cesse, commente Guy De Smet. Une perception que nuance l'étude « MÉTIC » qui décèle une part importante de formations professionnelles quali-

« Nous recherchons des universitaires généralistes capables d'apprendre sans cesse »

fiantes au sein des sociétés de services informatiques. Pour les ingénieurs qui ont décidé de travailler en PME, il n'y a en fin de compte qu'un seul risque, mais il est de taille : celui de se faire dépasser par de nouvelles techniques. En effet, les clients de taille moyenne feraient appel à des technologies en retard sur celles que réclament les grands comptes. Pour DS Improve, la solution passe par les missions de sous-traitance, qui permettent de rester en contact avec les besoins les plus pointus, mais aussi par un département Recherche et Développement actif dans la recherche de projets innovants.

Si chaque type d'entreprise fait valoir ses atouts spécifiques pour attirer les talents, la rivalité pour-



Pour Guy De Smet (DS Improve), « il faut être petit pour comprendre les besoins d'un client lui aussi petit ». Photo Dominique Duchesnes.

rait resurgir entre concurrents. À première vue, le tableau pourrait sembler idyllique. Nous travaillons en bonne intelligence avec nos concurrents, rassure Guy De Smet. Pourtant les nuages s'amoncellent et l'orage pourrait éclater. Les professionnels s'inquiètent du manque d'intérêt que suscitent les carrières techniques chez les jeunes. Il arrive déjà que les meilleurs informaticiens soient directement débauchés sur leur lieu de travail. L'avenir s'annonce plus rude encore. ■

LIRE AUSSI EN PAGE 2

Des métiers encore mal aimés

Des profils extrêmement variés, un taux de rotation très élevé. À bien des égards, le marché de l'emploi des métiers des technologies de l'information et de la communication (TIC) paraît atypique. Tel est le sentiment que délivre l'enquête « MÉTIC ». Organisée par la Fondation Travail Université entre décembre 2003 et février 2004 en Wallonie et à Bruxelles, l'étude s'était fixé comme but de prendre le pouls des parcours professionnels dans ce secteur. Elle a permis de recueillir les orientations professionnelles de plusieurs centaines d'anciens étudiants d'institutions donnant accès à ces professions.

Premier enseignement, les actifs TIC sont loin d'avoir choisi cette orientation dès le début de leur formation. Un peu moins de la moitié (46 %) des répondants sont issus de filières non spécifiquement TIC (6 % d'entre eux sont littéraires).

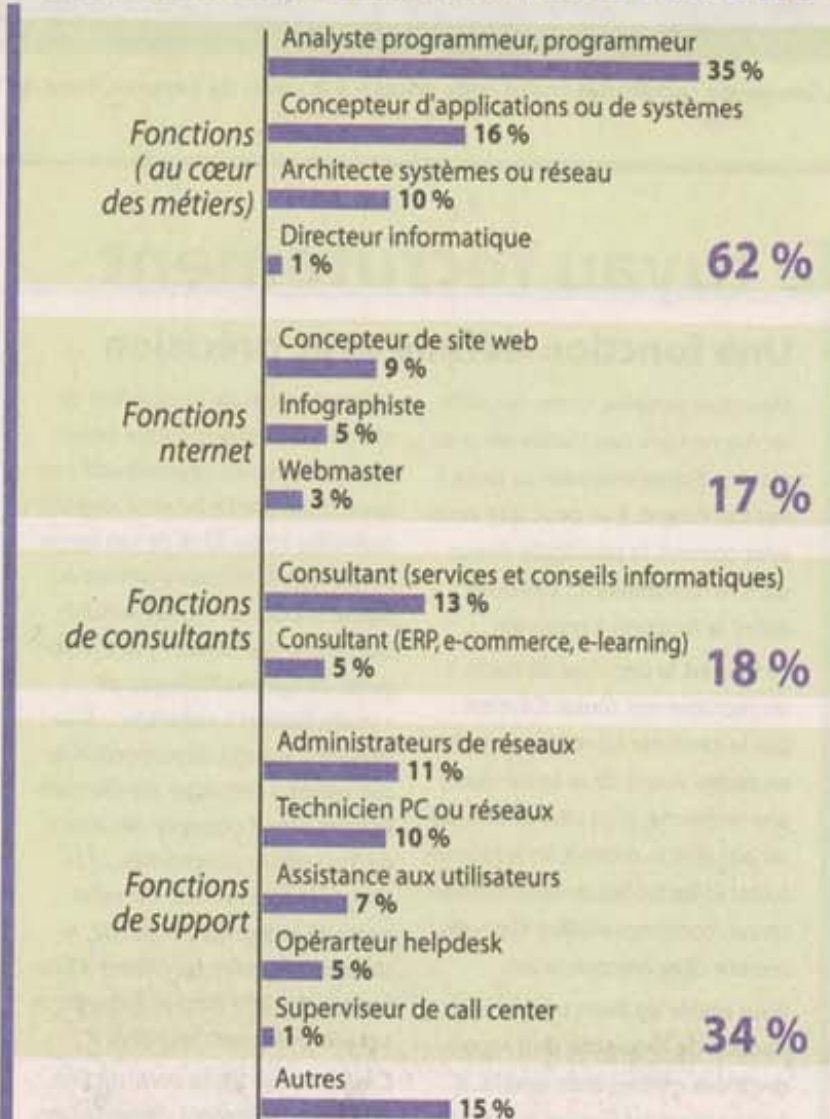
En outre, selon le niveau d'études, de 13 à 19 % des personnes interrogées ont déclaré « ne pas envisager de travailler toute leur vie dans le métier TIC ». Ce chiffre élevé reçoit diverses explications. Le secteur est difficile pour les femmes, explique Gérard Valenduc, codirecteur de l'unité « Travail et technologies » à la Fondation Travail Université, notamment parce qu'il demande une grande disponibilité horaire. Un

problème qui relève en partie « du manque d'autonomie dans la gestion du temps de travail ». Autre raison avancée pour cette désaffection relative du secteur TIC : des difficultés en termes de politique de rétention. Tous les avantages sont accordés en début de carrière, analyse Gérard Valenduc, si bien qu'assez rapidement, les employeurs n'ont plus aucune carte en main.

Enfin, les sociétés de services informatiques et l'industrie partagent un score peu enviable : 22 % de leurs actifs TIC envisagent de changer d'employeur. Pour Gérard Valenduc, le secteur souffre d'un vrai problème de gestion des ressources humaines. ■

E. Le.

Profession des actifs dans les métiers TIC



Infographie Le Soir - 22.01.05

Total supérieur à 100 car pour chaque question, plusieurs réponses étaient possibles